

Fin de saison

Septembre sonnait la fin de la récréation. Au fil des départs, le camping du Phare prenait des allures de fin de saison. Ce dimanche matin, le ciel était aussi grisonnant que les tempes des nouveaux résidents. Fuyant la colonie estivale, ces derniers reprenaient possession de leurs mobil-homes au rythme de leur arrivée. Parti de son Cantal natal aux aurores, le couple Jourdain avait pris la direction de l’océan comme chaque année à la même époque. Ce qui, au début, résonnait comme un dépaysement, avait pris pour Janine, au fil des années, les traits d’un rituel synonyme d’ennui. Elle n’attendait rien de ces trois semaines dont le seul imprévu restait la météo. Des envies d’ailleurs lui avaient traversé l’esprit, mais comme à l’accoutumée, celles-ci s’étaient fracassées contre le mur des habitudes. Cinq années à se retrouver entre habitués à l’apéro du soir, à partager les dîners arrosés, à entendre les mêmes plaisanteries graveleuses. Cinq années à subir les assauts sexuels d’un mari qu’un abus d’alcool transformait en matador le temps d’une éjaculation égoïste. Ces seules pensées auraient miné le moral de n’importe quelle femme, mais Janine, blasée d’une vie d’épouse et de servitudes, subissait en silence, ne gardant que le pire des sacrements du mariage.

Chantal Granger avait laissé derrière elle Boulogne-sur-Mer, sa citadelle et sa cathédrale. La grisaille aussi, celle qui sied si bien au ciel du Nord. La route allait être longue avant d’atteindre le camping du Phare, 768 kilomètres exactement à parcourir avant de rejoindre le petit coin de paradis qu’elle s’était offert en cassant sa tirelire. Le

paradis, elle ne pensait jamais le connaître tant la maladie contre laquelle elle avait lutté l'avait attirée aux portes de l'enfer. Aujourd'hui, la guérison était à portée d'espoir. En rémission, elle voyait la vie en couleurs et pouvait enfin conjuguer ses lendemains au futur. Une pause chez une amie habitant à mi-chemin et bientôt, elle prendrait possession d'un rêve qu'elle caressait depuis son enfance. Une enfance qui sentait l'odeur des pins, ceux sous lesquels elle avait passé ses premières vacances dans une maison louée par sa grand-mère. Une petite villa aux volets jaunes baptisée « La brise » d'où l'on apercevait un terrain en friche transformé depuis en résidence de plein air.

Au Phare, les habitués avaient repris possession de leur petit coin de paradis, un lieu où chacun avait ses habitudes et qui ne supportait pas l'imprévu. À 19 heures, les quatre couples se retrouvèrent pour fêter le début des vacances autour d'un apéritif. Les banalités passées, la conversation s'engagea sur un sujet sensible. Le propriétaire du camping venait de vendre le dernier mobil-home disponible et cette transaction, normale au demeurant, était au centre des conversations. Alors que chacun s'interrogeait sur l'identité du futur acquéreur qui allait devenir leur voisin, Claude Langlois, un septuagénaire picard au visage poupin, leur apprit que la future propriétaire était une femme retraitée de l'Éducation nationale.

— Il ne manquait plus que ça ! s'exclama Daniel Nallet, un artisan à la retraite. Ma belle-sœur est instit, je connais ce genre d'oiseau...

Sa femme intervint.

— Il ne restait que deux emplacements disponibles dans le camping et celui qui nous fait face est le plus agréable. Le directeur n'allait pas laisser échapper une vente pour vos beaux yeux. Si vous ne vouliez pas de voisins, il fallait nous cotiser pour l'acheter !

— N'empêche que nous étions bien entre nous ! répliqua Bernard Jourdain, avant de noyer sa rancœur dans une double dose de pastis.

Seul Paul Marquès était resté silencieux, au grand étonnement de sa femme, qui, de son côté, échangeait avec les autres épouses. Ce silence fut de courte durée et très vite, le caractère ombrageux du Marseillais se manifesta.

Vive les mariés

En ce dimanche des Rameaux, le père Valmont venait de célébrer son dernier office. Encore ému par les nombreux témoignages de sympathie exprimés par autant de paroissiens, il mit un point d'honneur à saluer chacun d'eux sur le parvis. Une fois seul, il remonta l'allée centrale à pas lents sans quitter des yeux celui qui l'avait accompagné et guidé durant son ministère. Il s'agenouilla une dernière fois devant l'autel puis gagna la sacristie. Il rangea dans la penderie prévue à cet effet ses habits sacerdotaux puis rejoignit le presbytère. Les quatre mois qui venaient de s'écouler l'avaient durement éprouvé et sa foi en l'homme n'avait trouvé grâce que dans la prière. Quinze heures venaient de sonner au clocher. Assis à son bureau, le père rédigeait un courrier quand on sonna à sa porte. Il alla à la fenêtre et aperçut une jeune femme se tenant devant l'entrée.

— Je viens vous ouvrir, lança-t-il à sa visiteuse, depuis le premier étage.

Il enfila une veste, passa sa main sur son crâne dégarni et gagna le rez-de-chaussée.

— Je peux vous aider ? demanda-t-il d'une voix posée à celle qui lui faisait face.

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Entrez, je vous en prie.

La jeune femme s'exécuta en silence puis suivit le père dans un salon au mobilier disparate.

— Je vous offre un café ?

— Volontiers ! répondit l'inconnue, en prenant place dans un fauteuil avachi en cuir fauve.

Il s'absenta quelques minutes puis revint dans la pièce et s'assit devant cette petite brunette aux yeux noisette. Tout en l'observant, il la couva d'un regard compatissant.

— Puis-je connaître votre nom ?

— Laurence Deluc...

Le père dressa l'oreille à l'écoute de ce nom.

— Auriez-vous un lien de parenté avec Denise Deluc ?

— Oui... Je suis sa fille.

— Très bien, je vous écoute.

La sentant hésitante, il la rassura.

— Vous pouvez parler sans crainte, cette maison est la vôtre, seul Dieu sera témoin de vos paroles.

Laurence posa sa tasse sur la table basse et se libéra d'un poids qui l'oppressait. Le père Valmont attendit que le flot de paroles se tariât avant d'intervenir.

— Nous allons mettre un peu d'ordre dans vos propos, lui dit-il, en posant sa main sur son épaule, à moins que cela ne vous soit trop pénible ?

— Je comprends... se contenta-t-elle de répondre, en opinant du chef. Je vais essayer d'être plus claire. J'ai rencontré Nicolas chez une amie commune lors d'une soirée. J'étais assise en face de lui et pendant le dîner, nous n'avions échangé que quelques mots. Il avait parlé foot et j'ai ce sport en horreur. Au moment de partir, il m'a proposé de me raccompagner. J'ignore encore pourquoi, mais j'ai accepté.

— En êtes-vous bien sûre ? demanda le père, pour qui tout semblait limpide.

Rougissante, elle eut un petit sourire entendu et poursuivit :

— À peine étais-je descendue de sa voiture que je n'eus qu'une envie, le revoir.

— Je crois que cela porte un nom ?

— C'était tellement nouveau pour moi que je me sentais perdue...

— Qui a fait le premier pas ?

Pour l'éternité

Ce samedi de décembre retentissait comme le dernier avant Noël. Bien que la pluie soit venue jouer les trouble-fête, les rues piétonnes étaient bondées. Assise dans le tram qui la ramenait à son domicile, Nadine observait, indifférente, le scintillement des illuminations sur la vitre embuée. Elle qui aimait tant ces ambiances festives n'avait qu'une envie, que les fêtes ne soient plus qu'un lointain souvenir. Face à elle se tenait une jeune femme aux cheveux blonds et courts, qui, après avoir posé sur ses genoux le livre qu'elle venait de feuilleter, lui adressa un regard appuyé. Gênée et rougissante, Nadine fit mine de fouiller dans son sac le temps que son trouble s'estompe. Elle en extirpa un mouchoir en papier qu'elle froissa nerveusement sans même l'utiliser. Alors qu'il restait un arrêt avant le sien, elle se leva et attendit, debout, le terminus de la ligne. À peine les portes s'étaient-elles ouvertes qu'elle joua des coudes pour sortir la première puis bondit à l'extérieur, au risque de glisser sur le trottoir humide. Marchant d'un pas rapide, elle remonta le boulevard puis se retrouva face à un flot de voitures que seul un feu tricolore pouvait stopper. Tout en appuyant nerveusement sur le bouton d'appel, elle se retourna puis fixa les trois globes avec l'espoir d'y voir apparaître un rouge lumineux. Les secondes s'écoulèrent sans que son action n'ait eu le moindre effet sur la circulation. Alors qu'elle allait récidiver, elle entendit une voix derrière son dos.

— Ça ne fonctionne jamais ! Je crois que nous allons devoir prendre notre mal en patience.

Nadine se retourna et découvrit la jeune femme croisée dans le tram. Ne sachant quelle attitude adopter, elle répondit d'un oui timide du bout des lèvres au moment où les voitures stoppèrent. Les deux femmes traversèrent d'un même élan, puis au moment de partir chacune dans une direction opposée :

— Je m'appelle Claire ! Est-ce que vous accepteriez de prendre un verre ? Je connais un café à l'angle de la rue.

Nadine observa cette blonde à l'allure masculine et à la voix douce et posée. Rien dans son attitude ne laissait présager une quelconque agressivité. Que devait-elle faire ? Allait-elle céder à la curiosité alors que dix minutes auparavant, elle s'était sentie agressée par ce sourire désarmant de tendresse ? Le temps semblait s'être figé sur ce trottoir où la pluie clapotait entre les platanes. Les secondes défilèrent dans un échange silencieux.

— D'accord ! finit-elle par répondre, en bafouillant.

Les deux amis était un bistrot de quartier où se retrouvaient des habitués autour de tables en bois ciré. La clientèle était jeune et décontractée tout comme les propriétaires, un couple de trentenaires à l'allure juvénile. Les deux femmes s'installèrent près d'un antique radiateur en fonte et commandèrent chacune un Coca light, ce qui les amusa.

— Vous surveillez aussi votre ligne ? demanda Claire, en posant ses mains sur ses hanches menues.

Nadine lui sourit.

— Je me persuade qu'il n'est pas trop tard !

— Moi, je vous trouve très bien comme ça ! ajouta la jeune femme dans un sourire. Je dois vous avouer quelque chose, cela fait plusieurs jours que je voulais vous aborder. Chaque fois que je vous apercevais dans le tram, je vous observais sans oser franchir le pas.

— Pourquoi ce soir ?

Claire haussa les épaules.

— Vous me sembliez triste, je me trompe ?

Nadine se rembrunit, méfiante d'un coup.

— En quoi mes états d'âme vous concernent-ils ?

Dernières volontés

Assis sous la tonnelle du jardin familial, Sébastien consultait les annonces d'emplois saisonniers sur le site internet de *l'Écho populaire*. À la différence de ses amis qui avaient déjà une promesse d'embauche en poche, lui n'avait effectué aucune recherche. Juin s'écoulait et son père n'avait pas manqué de lui en faire la remarque. Dans un discours maintes fois répété, il avait pesté contre cette jeunesse je-m'en-foutiste et fainéante. Il était donc urgent qu'il décroche un job d'été, car il n'avait pas l'intention, comme l'année précédente, de travailler dans l'entreprise familiale. De ces deux mois de manutention sur les chantiers, il gardait un souvenir douloureux. Ignoré par son père et raillé par les ouvriers comme étant le fils du patron, il avait vu arriver la rentrée de septembre comme un soulagement. C'est donc avec enthousiasme qu'il découvrit une offre d'emploi pouvant lui correspondre. L'annonce datait de la veille et avait été déposée par le directeur d'une agence immobilière autrichienne. Ce dernier recherchait une personne jeune, connaissant parfaitement la région et possédant des notions d'allemand ainsi que son permis de conduire. Le travail consistait à servir de chauffeur et d'interprète occasionnellement. La durée du contrat était d'un mois et le salaire, frais de repas compris, se montait à 1 800 euros. Sans attendre, Sébastien envoya un curriculum vitae, une photo ainsi qu'une photocopie de son permis de conduire à l'adresse de messagerie indiquée.

C'est autour de la table familiale qu'il apprit la bonne nouvelle à ses parents. Seule sa mère s'en réjouit, car comme il s'y attendait, son père trouva à redire sur ce salaire jugé exagéré pour un gamin de 20 ans.

— Pas étonnant avec des cons pareils que le pays nous donne des générations de fainéants ! s'exclama-t-il, après avoir parcouru l'annonce. Mille huit cents euros pour avoir le cul dans une bagnole à promener un gus ! Moi, je bosse jusqu'à 70 heures par semaine pour des prunes et en plus, je dois me taper la paperasse, ça me fait chier de voir ça ! Comment voulez-vous trouver des mecs qui veulent travailler ? Ils rêvent tous de gagner un maximum d'argent sans rien branler, comme les chômeurs !

Puis, après avoir craché son venin.

— Encore faudrait-il que tu aies une réponse ! Si ça se trouve, c'est une arnaque ! Avec les annonces provenant de l'étranger, il faut se méfier, ne viens pas pleurer si tu te fais avoir.

Il avait prononcé ces dernières paroles avec, au coin des lèvres, un petit sourire narquois.

Indifférent à ce discours maintes fois entendu, Sébastien était resté silencieux, lui ne pensait qu'à son compte en banque qui allait être crédité d'une belle somme. Il lui restait maintenant à attendre une réponse qu'il espérait positive. Les jours passèrent sans qu'aucun message ne lui parvienne. Son père avait-il vu juste ?

Ce n'est que quinze jours plus tard qu'il eut un message lui indiquant qu'un certain Kurt Werner allait lui téléphoner à 15 heures le jour même. Sa candidature était-elle retenue ? Le texte ne le précisait pas. Le ventre noué et la gorge serrée, il se passa de déjeuner et pria pour que personne ne le contacte en début d'après-midi. À l'heure prévue, son téléphone sonna. Sébastien prit l'appel et resta en ligne une vingtaine de minutes. Quand il coupa la communication, il était en nage, mais heureux. Le contrat allait lui parvenir par mail dans la journée.

Avis de tempête

Hospitalisée dans le service des soins palliatifs, Mireille avait sombré dans le coma depuis trois jours. Le sablier s'écoulait, demain ou peut-être après-demain elle quitterait ce monde qui, depuis trois ans, n'était plus que souffrances. Assis au chevet de sa mère, Luc regardait cette femme qui n'était plus qu'une ombre amaigrie. Il s'approcha d'elle puis lui parla à l'oreille.

— Peut-être m'entends-tu ? Pendant que j'en ai encore le courage, je voulais te dire que tu es la plus douce des mamans.

Il ferma les yeux et d'une voix blanche, rajouta.

— Tu as eu ta part de malheurs, la mort brutale de papa que tu as surmonté avec courage puis la maladie... Face à l'adversité, tu as toujours été très forte. Je t'aime, je t'aime...

Il essuya ses yeux embués, puis, un souvenir chassant l'autre, remonta le temps.

Ses parents venaient d'acquérir une maison au hameau de la Luire, une oasis perdue au milieu des cultures céréalières. Cet achat, Mireille s'y était opposée de toutes ses forces, mais en vain. Bernard, son mari, avait des envies de jardin et de grand air. Elle qui rêvait de balade le long de la Loire allait devoir se contenter d'un cours d'eau à sec sept mois sur douze et qui étirait son maigre débit entre ronces et orties. Il n'avait fallu qu'une visite pour que Bernard craque pour cette longère à rénover au confort spartiate. Mais qu'importe ! Cet homme, pour qui bricoler se bornait à l'installation d'une étagère, se

voyait en maçon, carreleur et peintre prêt à relever le défi d'une réfection.

Ce fut donc en juin 1989 que le couple posa ses valises dans ce qui ressemblait à un chantier. Dans le hameau, une autre bâtisse était occupée, celle de Germaine Delvaud. Le dos plus voûté qu'un pont, mais l'œil vif, cette nonagénaire refusait de quitter cette maison qui l'avait vue naître, et ce, malgré les injonctions de son médecin. Vivant seule, elle n'avait comme compagnie que la dizaine de chats, qui, midi et soir, trouvaient leur pitance dans de vieilles assiettes ébréchées posées devant la porte d'entrée. Elle venait de les nourrir quand elle entendit un bruit de moteur. D'un pas lent, elle se dirigea vers l'arrière de son chai. Prenant appui sur un piquet métallique, elle observa l'arrivée de ses nouveaux voisins avec circonspection. Bien qu'elle n'ait aperçu Mireille que furtivement lors de sa venue au hameau, son opinion était faite, elle lui déplaisait ! Pour Bernard, son avis était plus nuancé, « *faudra voir !* » avait-elle lancé au toubib, qui, lors d'une visite, s'était réjoui qu'elle ne soit plus seule en cas d'urgence.

La voiture remonta l'allée, suivie par un camion de déménagement. Les deux véhicules stationnèrent à hauteur de la terrasse puis le déchargement débuta sous l'œil intéressé de Germaine. Ce ne fut qu'en début de soirée que la maison retrouva son calme.

— Et dire qu'il va falloir ranger tout ce bazar ! soupira Mireille, en observant les cartons qui s'entassaient dans les pièces.

— Nous avons toute la semaine pour ça ! lui répondit son mari que rien ne semblait perturber, les enfants n'arrivent que dimanche.

— Pfff... ! Quelle idée as-tu eu de les inviter à déjeuner alors que nous venons d'emménager ?

— Je voulais leur faire découvrir notre petit paradis !

— Ton petit paradis ! rétorqua Mireille, c'est toi qui voulais venir habiter dans ce trou, pas moi. Sans compter qu'il va falloir cohabiter avec la vieille pie qui a passé la journée à nous épier.

Bernard haussa les épaules.

— Elle est sans doute très gentille, tu sais comment sont les vieux ? La curiosité l'emporte souvent sur la discrétion. Nous irons la saluer demain, cela nous permettra de nous présenter.

Juste pour rire

28 mai 2017

Chef d'établissement au collège Pierre et Marie Curie, Alain Lefur allait recevoir un élève pour lui apprendre la sanction prise à son encontre. Il remit de l'ordre sur son bureau, jeta un rapide coup d'œil dans la pièce puis décrocha son téléphone.

— Est-ce que Kévin et ses parents sont arrivés ? demanda-t-il à sa secrétaire.

— Oui, ils sont là !

— Très bien, faites-les entrer, répondit-il avant de raccrocher.

Il alla à la porte et l'ouvrit.

— Entrez, je vous en prie ! dit-il au couple, qui, visiblement impressionné, hésitait à en franchir le seuil.

Le seul à se sentir comme chez lui était Kévin, leur fils, élève de troisième. Il faut dire que l'adolescent connaissait les lieux pour y avoir reçu deux avertissements en moins de quatre mois. L'air grave, Alain Lefur énonça les griefs retenus à l'encontre du jeune homme sans le quitter des yeux.

— Acte sexuel commis sans violence, mais avec contraintes dans l'enceinte de l'établissement ; diffusion d'images à caractères pornographiques sur les réseaux sociaux ; menaces et insultes à l'encontre de la victime.

Bien qu'avertis par de nombreux courriers, les parents semblaient découvrir la gravité des faits.

— Tu as fait toutes ces choses ? demanda la mère, sans vouloir y croire.

Son fils haussa les épaules.

— Avant d'en venir à la sanction, reprit le principal, je voudrais entendre des excuses de la bouche de Kévin, et qui sait, ses regrets. J'aurais aimé qu'il le fasse devant sa victime, mais le courage lui a sans doute manqué. Sachez aussi que les parents de la jeune fille ont déposé plainte.

Comme imperméable à ce qui venait d'être dit, l'adolescent fixa d'un air narquois le chef d'établissement.

— Acte sexuel, vous délirez grave, elle m'a juste sucé ! Et en plus, elle a aimé... et pour le film, c'était juste pour rire...

Alors que le père était resté impassible jusqu'à présent, il se leva subitement et gifla son fils si violemment qu'il chancela avant de se laisser tomber sur une chaise.

— Calmez-vous, Monsieur, intervint le principal en s'interposant, je ne pense pas que votre violence aide votre fils en quoi que ce soit.

— Je n'ai pas besoin de vos conseils ! Apprenez à lire et écrire aux gamins et laissez-moi m'occuper de ce petit con. Puis, se tournant vers sa femme, tu as fait du bon boulot ! Par ta faute, ce branleur va être viré du collège. J'ai raison, n'est-ce pas ?

Le chef d'établissement acquiesça.

— Exclusion définitive ! Je suis désolé, mais le comportement de votre fils ne nous a pas laissé le choix.

Une fois le calme revenu, la secrétaire entra.

— J'imagine, lui dit le principal, qu'il vous a été difficile de ne pas entendre notre conversation, nos bureaux étant contigus.

Elle fit oui de la tête.

— Et qu'en avez-vous pensé ?

— J'ai été prise d'effroi quand Kévin a minimisé son geste. *Juste pour rire*, a-t-il dit ! À l'en croire, ce n'était qu'un jeu.

Lefur opina du chef, l'air contrit.

— Bien que je sois à quelques mois de la retraite, cette banalisation de la violence via les réseaux sociaux me préoccupe au plus haut point ! À ce sujet, j'ai eu des nouvelles de la jeune fille. Elle devrait

L'envers du décor

Le ciel de ce samedi portait le deuil d'un été pluvieux. Comme en écho au glas qui résonnait, d'épais nuages menaçants moutonnaient en de sombres desseins. L'église Saint-Étienne se vidait lentement. Sur le parvis, les personnes présentes se rassemblaient en une haie grave et recueillie. Il y avait bien longtemps que le père Denais n'avait officié devant une telle assistance. Bien que les circonstances ne s'y prêtent pas, il avait ressenti une profonde satisfaction à voir le village ainsi rassemblé pour rendre un dernier hommage à un de ses enfants. Porté par quatre membres d'associations locales, le cercueil remonta lentement l'allée centrale. À sa sortie, il fut salué par une minute d'applaudissements empreints d'une profonde émotion. Le cimetière étant à portée de pas, ce fut une longue procession qui se mit en branle pour s'y rendre.

Arrivé devant le caveau familial, le cercueil, recouvert du drapeau tricolore et portant les insignes d'officier de l'ordre du mérite, fut posé sur deux trépieds. S'approcha alors le premier des trois intervenants qui allaient prendre la parole. Le maire se racla la gorge puis rendit un vibrant hommage à celui qui avait porté le nom de Saint-Hilaire des Pins jusqu'au Sénat. Vinrent ensuite, dans des discours convenus, les mots prononcés par le président du Conseil général et le vice-président du Conseil régional. Puis, alors que la famille avait pris place autour du caveau, une rose à la main, la bière quitta le monde des vivants pour les limbes de l'éternité.

Cette fois, la page était tournée. Dans le silence revenu, l'ancien sénateur-maire de Saint-Hilaire des Pins allait reposer en paix. Dans la supérette du village, la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre. Robert Vivien, l'ancien maire et sénateur, venait d'avoir un accident. Sylvie Bordes, gérante du *Spar*, avait pour habitude de ne jamais contredire un client quel que soit le sujet de conversation.

— Dans le commerce, précisait-elle, avec l'expérience de ses vingt-cinq ans de gérance, il faut plus entendre qu'écouter !

Alors, quand la première cliente a affirmé avoir vu deux véhicules de secours sur la route menant au Domaine de Terre-Blanche, elle a acquiescé sans prêter attention à ses dires. C'est en entendant Thérèse Linard, l'ancienne secrétaire de mairie, lui décrire l'agitation qui régnait sur place qu'elle dressa l'oreille.

— Il est arrivé quelque chose de grave, c'est sûr ! reprit-elle pour la troisième fois avec une émotion grandissante. Du jardin, j'aperçois la propriété de Monsieur Vivien. J'y ai vu des pompiers et des gendarmes s'activant dans la cour. J'espère qu'il n'est pas tombé de son toit ! Depuis une semaine, je le voyais tous les après-midi nettoyer ses tuiles à l'aide d'un pulvérisateur. À son âge, c'est de l'inconscience, ajouta-t-elle, consternée.

Elle allait poursuivre quand René Brochard entra à son tour. Veuf et sans enfants, ce septuagénaire à l'allure débonnaire masquait derrière un sourire de façade un chagrin que le temps n'avait pas atténué. Sa moitié, comme il continuait à la nommer, avait abandonné un combat qu'elle savait vain. Lasse des traitements et hospitalisations répétées, elle avait refusé de subir une nouvelle intervention chirurgicale qui n'aurait que prolongé des souffrances qu'elle ne souhaitait plus endurer. Depuis ce jour de septembre où sa vie se conjuguait au singulier, il avait laissé aller sa raison comme un navire à la dérive. Personne ne s'en offusquait, comprenant que ses monologues, adressés à l'Au-delà quel que soit le lieu, était un dialogue avec l'indicible. Ce fut donc sans étonnement que les clients de la supérette virent René acheter deux entrecôtes en précisant que sa moitié aimait la viande saignante. Arrivé à la caisse, il posa sur le tapis roulant la

Tentation

Neuf heures venaient de sonner. Du haut de son clocher, la girouette n'indiquait plus le sens du vent depuis longtemps. Figée comme le village qu'elle dominait, elle assistait, impuissante, à sa lente agonie. À La Louvière, chaque décès sonnait le glas d'un renouveau. Les volets clos se comptaient par dizaines et les foires d'antan ne revivaient que sur de rares clichés couleur sépia. Le maire avait bien tenté de redynamiser le bourg, en vain... Même le lotissement communal n'avait pas trouvé preneurs. Victime comme bien d'autres de la désertification rurale, le village avait réussi néanmoins à maintenir sa boulangerie en activité.

À 35 ans, Jean-Michel Chenin avait troqué son bleu de travail contre une tenue de boulanger. Victime d'un plan de licenciement, il avait opté pour cette reconversion synonyme d'emplois et de ce choix, il ne se plaignait pas. Il en allait tout autrement pour Aude, sa femme, qui depuis leur installation, se sentait dépérir dans cet environnement. Pour cette citadine, qui avait dû démissionner de son emploi de traductrice, se retrouver derrière un comptoir à vendre baguettes et pains était un supplice quotidien. Rythmées par les heures d'ouverture de la boulangerie, ses journées se résumaient en un long monologue où l'ennui tenait place de confident. Au fil des désillusions, leur amour s'était érodé, des liens qui avaient enlacé ces deux cœurs ne subsistait qu'un fil tranchant aiguisé par la morosité ambiante.

Jean-Michel venait de charger sa camionnette, il avala rapidement un café puis se mit au volant pour une tournée longue de trente-cinq kilomètres. Parcourant la campagne bien au-delà des limites du canton, il était le seul, avec le facteur, à se déplacer dans des hameaux oubliés de tous. Ce matin de juillet ne ressemblait en rien à une journée d'été, le vent d'ouest décoiffait en rafales et d'épais nuages moutonnaient dans un ciel menaçant. Sur la route qui le conduisait à la ferme des Peupliers, Jean-Michel pestait contre cette température automnale.

— Avec ce temps de merde, pensa-t-il, les campeurs auront déserté la ferme.

À son arrivée, il constata, comme il le pressentait, que la prairie était déserte. Sa déception se dissipa en apercevant Sonia, la propriétaire des lieux. Divorcée, cette fille d'agriculteurs au caractère bien trempé avait hérité de la ferme paternelle aux décès de ses parents. Sa liberté retrouvée, elle avait transformé les bâtiments agricoles en gîtes puis obtenu un agrément pour aménager un camping à la ferme. Les projets se succédant au rythme de ses envies, elle s'était découvert depuis peu une passion pour l'apiculture et venait d'acquérir une cinquantaine de ruches. Cette grande blonde trentenaire à l'allure masculine attisait bien des convoitises. Hypnotisés par son regard vert émeraude, ils étaient nombreux à avoir connu un plaisir éphémère entre ses bras, avant d'être abandonnés sur le chemin des remords ou des regrets. Il stationna dans la cour puis gagna la maison. À peine le seuil franchi, Sonia l'enlaça dans une langoureuse étreinte. Bientôt un an qu'il avait cédé à la tentation. Se sentant délaissé par une femme plus épouse que maîtresse, il s'était réfugié dans cette relation adultérine, comme d'autres dans l'alcool. Une demi-heure plus tard, il rejoignait sa voiture, accompagné par la jeune femme.

— Comment va ta chère et tendre, lui demanda-t-elle ironique, en lui passant la main dans ses cheveux.

Il haussa les épaules.

— Pfff... Comme d'habitude ! Elle fait une tête d'enterrement...

— Toujours pas de grossesse en vue ?

Alerte orange

22 juillet 2012

Serge Darmon quitta les locaux de l'agence immobilière pour rejoindre son camping-car stationné à proximité.

« *Cette fois, c'est la bonne !* » pensa-t-il à haute voix, en s'installant au volant.

En mettant le contact, il repensa à toutes ses envies d'ailleurs restées sans suite. Depuis son divorce, il y a quatre ans, il avait visité les quatre coins de l'hexagone, cherchant l'endroit idéal où démarrer une nouvelle vie. Une vie vierge de souvenirs où tout restait à écrire. Des milliers de kilomètres parcourus en vain, jusqu'à aujourd'hui.

De sa séparation avec sa femme subsistait une profonde et douloureuse blessure. Qu'elle l'ait trompé ne l'avait pas surpris plus que ça. Sa vie sexuelle était en jachère depuis des années et le devoir conjugal n'avait jamais aussi bien porté son nom. Tout le contraire de son épouse ! Pour elle, le sexe était le ciment d'un couple et le désir devait être mutuel. Le plus dur pour lui fut d'apprendre que l'autre, l'amant et le futur concubin, n'était autre que son frère, veuf et dragueur impénitent. Dès lors, Darmon plongea dans une profonde dépression, cherchant le salut dans des périple au long cours où retour se conjugait toujours au conditionnel. Quatre longues années à retrouver ce pavillon dans la banlieue bordelaise après chaque voyage, à voir se faufiler les ombres du passé, à ressentir le poids de l'absence. Mais en ce 22 juillet, une seule chose comptait. Serge venait de signer une

promesse de vente et dans deux mois, il deviendrait le propriétaire d'une maison dans un village de Lozère, au cœur des Cévennes.

Rendez-vous avait été fixé chez le notaire le 10 octobre. Demain, il allait avoir entre les mains les clefs de son futur. Arrivé la veille au soir, Darmon passa une nuit blanche. Pour se rendre à l'étude, il dut passer devant la maison qui allait bientôt lui appartenir. Située à cinq kilomètres du bourg, cette ancienne grange rénovée nichait dans un hameau, surplombait le Tarn et la Mimente, deux des trois rivières traversant le village. Il observa la façade en pierres sèches et le toit de lauzes, puis son regard se perdit dans la prairie jouxtant la bâtisse avec son lavoir en contrebas. Il jeta un œil sur l'horloge de bord et prit sans attendre la direction de l'étude. La signature fut une simple formalité, les deux parties étant pressées d'en finir. Une demi-heure plus tard, vendeur et acquéreur se retrouvaient au café du centre pour trinquer à la transaction. Cette fois, Serge Darmon allait enfin pouvoir tourner la page...

Voilà trois mois que Darmon avait emménagé et ses rapports avec son voisin le plus proche étaient restés distants. Frère de l'ancien propriétaire et entretenant des rapports conflictuels avec son aîné, ce dernier avait toujours souhaité acquérir le lavoir, en vain. Paysan à la retraite, Antoine Gerson avait conservé un potager, une basse-cour et quelques pâtures où broutaient une dizaine de moutons. Répondant à ses bonjours par un simple signe de tête, ce dernier n'appréciait pas la présence de Serge sur les anciennes terres familiales et ne tarda pas à lui faire savoir. Deux jours après son emménagement, Darmon, rentrant du marché, trouva un tracteur attelé d'une remorque devant le chemin menant à sa maison. Prétextant une panne, Gerson mit deux jours pour retirer l'engin. Un mois plus tard, ce fut au tour d'une scie circulaire d'entrer en action dès 7 heures du matin. En deux mois, Serge avait comptabilisé une dizaine d'actes malintentionnés. Face à cette volonté manifeste de nuire, Darmon resta de marbre, du moins en apparence. Nouvel arrivant et étranger à la commune, il ne souhaitait pas passer pour l'emmerdeur citadin ne comprenant rien à la vie rurale. Il laissa donc faire, en espérant que Gerson se lasse, à tort...